EXTRAIT DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE. — Mai 1819 (*).

NOTICE

SUR

LES NOUVELLES DÉCOUVERTES

FAITES EN ÉGYPTE,

Et sur l'influence qu'elles peuvent avoir sur l'étude des antiquités historiques (1).

On se demande souvent pourquoi l'étude des antiquités, peu appréciée par les gens du monde, n'excite guère plus d'intérêt parmi les personnes éclairées et les hommes de goût. En effet, si l'on en excepte les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture, dans les-

(*) On souscrit pour ce nouveau Recueil scientifique et littéraire, dont il paraît un cahier de douze feuilles d'impression chaque mois; chez M. Baudouin, impr.-libr., rue de Vaugirard, n. 36. — Prix, pour l'année: 42 fr. pour Paris; 45 fr. pour les départemens; 50 fr. pour l'étranger.

(1) Les heureuses découvertes du voyageur qui vient de visiter les contrées à l'orient et à l'occident de la Thébaïde, sa qualité de Français, l'empressement avec lequel les Européens parcourent aujourd'hui la Nubie, l'Égypte et ses environs, sur les traces de l'expédition française, tous ces motifs permettent de croire qu'on lirait avec plaisir une relation des voyages de M. Cailliaud. Pendant près de quatre années qu'il a vécu dans ces contrées lointaines, il a passé la moitié du tems dans les déserts, et il s'est tellement habitué à en parcourir l'étendue, il s'est tellement familiarisé avec les obstacles, les fatigues et les dangers, que l'on ne peut qu'augurer d'heureux succès des nouvelles excursions qu'il est sur le point d'entreprendre. Ces excursions, au reste, bien que périlleuses, le seraient beaucoup plus pour un autre. Une cons-

quels les artistes cherchent des modèles ou des inspirations ; le reste est dédaigné ou inaperçu par un public accoutumé à l'admiration d'un petit nombre de merveilles de l'art. A la vérité, les esprits raisonnables ne sauraient accorder aux antiquités qu'un faible intérêt, quand elles n'ont d'autre mérite que de satisfaire une vaine curiosité, ou de fournir des lumières sur quelques détails obscurs de l'histoire. Mais, si elles jettent sur cette même histoire un nouveau jour, ou si elles ajoutent à la connaissance des progrès de l'esprit humain, elles prennent un caractère important et digne de l'attention même du philosophe. Les monumens sont aussi des livres, et des livres plus inaltérables, et même plus authentiques que les volumes nombreux entassés dans nos bibliothèques ; ils apparaissent dans la nuit des temps, comme ces phares élevés, dont un roc soutient la base, et qui brillent au milieu d'un ciel obscur et dans les parages presque inaccessibles.

Aujourd'hui, l'on découvre en Europe bien peu de

---

titution robuste, un caractère entreprenant, une grande ardeur pour les découvertes, sont des qualités précieuses qui lui feront tirer plus de fruit des connaissances qu'il possède, en histoire naturelle, et dans l'art de faire des observations. S'il a réussi dans sa dernière entreprise, abandonné à ses seules ressources, que ne peut-on pas espérer, aujourd'hui qu'il est soutenu et encouragé?

Toutefois, on ne pourrait donner en ce moment un récit détaillé de ses voyages et de ses observations. Ce serait d'ailleurs anticiper sur la publication qui se prépare. Il a paru préférable d'en présenter quelques traits, précédés du tableau des découvertes dont l'Égypte a été le théâtre depuis le commencement du siècle. En effet, ces recherches, fruit d'une entreprise hardie, et peut-être unique dans l'histoire des lettres, sont la source de toutes celles qu'on a faites depuis et qu'on fera par la suite; et l'on peut affirmer avec confiance, que, sans l'expédition française, ou quelque autre événement de la même nature, on n'eût jamais pu exploiter la mine abondante en découvertes que recèle ce pays vraiment classique, soit pour les antiquités, soit pour l'histoire des sciences, soit pour l'histoire de l'art.

monumens qui éclaircissent des points capitaux de l'histoire : tantôt ce sont des médailles qui font connaître un nouveau prince et les années de son règne ; tantôt, des vases d'une forme dessinée mille fois ; tantôt des statues d'un goût médiocre, etc. Les antiquités de l'architecture grecque et romaine sont décrites partout ; les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ou leurs copies fidèles, ornent toutes les galeries : il ne reste donc plus rien de neuf ou de bien important à découvrir, sous le rapport des antiquités, dans les pays qui ont adopté la civilisation des Grecs ; et presque tout a été dit sur ce qui touche à l'art, soit chez eux, soit chez les Romains.

L'Egypte, au contraire, est un sujet neuf : ses antiquités sont vraiment historiques. Elles font revivre en entier un peuple imparfaitement connu ; elles dévoilent l'état des sciences et des arts, à une époque extrêmement reculée. Elles offrent donc un vif intérêt. Ce ne sont pas des fragmens épars que l'on complète par le secours de l'imagination, et qu'on restaure à l'aide des auteurs, comme on l'a fait souvent pour les travaux des Grecs et des Romains ; ce sont des ouvrages que quarante siècles ont respectés, et qui nous sont parvenus presque intacts ; ou des tableaux instructifs et variés, dont le seul aspect condamne la plupart des relations imprimées jusqu'à ces derniers tems sur l'Égypte.

En effet, quand l'on compare les ~~relations~~ voyages publiées jusqu'à la fin du dix-huitième siècle avec les dessins qui les accompagnent, on ne trouve rien dans ceux-ci qui justifie celles-là ; et l'admiration que tous les écrivains narrateurs font éclater pour les monumens de l'Egypte, ne paraît plus que le fruit de l'exagération si commune aux voyageurs. Pourtant, cet accord unanime d'hommes possédant des connaissances diverses, nés dans des pays

et des siècles différens, doit frapper l'esprit qui médite. Il en est de même de~~s réflexions produites par~~ l'imperfection souvent grossière des images que les voyageurs ont rapportées. Voilà deux faits communs à tous, autant qu'ils sont contradictoires entre eux, et qui doivent tenir parconséquent à deux causes également constantes. Or, il n'est pas difficile de reconnaître que c'est la beauté réelle des monumens de l'Egypte qui a produit universellement cet enthousiasme des voyageurs, non pas seulement parmi les modernes, mais encore chez les anciens et parmi les plus illustres d'entre eux. N'a-t-on pas vu un Germanicus payer aux arts de l'Egypte un tribut d'admiration, à l'exemple du père de l'histoire et du prince des philosophes?

« Je vais m'étendre (dit Hérodote, dans son deuxième » livre) sur ce qui concerne l'Egypte, parce qu'elle » renferme plus de merveilles que nul autre pays ; » et qu'il n'y a point de contrée où l'on voie tant d'ou» vrages admirables et au-dessus de toute expression. »

Ainsi, Hérodote mettait ce pays au-dessus de l'Inde, de l'Assyrie, de la Perse, de la Babylonie, de la Phénicie, et même de la Grèce entière. Mais, si par impossible, on accusait le goût de ces mêmes Grecs, dont pourtant nous sommes les disciples fidèles et souvent les imitateurs serviles, recourons à des juges qu'il est difficile de récuser. Ceux de nos compatriotes qui ont vu l'Egypte dans ces derniers tems, sans exception d'âge ou d'études, et quelle que soit l'école à laquelle ils ont appartenu, ont tous payé le même tribut à ses monumens. Les voyageurs de notre nation, qui ont précédé la grande expédition française, et les relations des Anglais, des Allemands, des Danois, des Suédois et des Italiens, ne sont pas moins d'accord sur ce sujet. Tant

de juges si divers ne peuvent avoir été d'une opinion si unanime, que par un sentiment intérieur et invincible de la vraie grandeur des ouvrages de l'Égypte.

Le second fait, c'est-à-dire, l'imperfection des images recueillies par les voyageurs, s'explique assez clairement de lui-même, moins encore par leur ignorance de l'art du dessin, que par l'impossibilité bien connue où ils se sont trouvés de visiter à loisir les monumens, d'y séjourner long-tems, d'exécuter des dessins corrects et complets, de prendre des mesures exactes, de faire des observations suivies et précises, enfin, de rien entreprendre de ce qui aurait compromis leur sûreté personnelle. Mais, en même tems, rien ne pouvait leur ôter la première impression de ce grand spectacle, de ces ruines éloquentes; et ils ont été vrais, là où ils ont pu l'être, c'est-à-dire, en exprimant ce qu'ils avaient senti.

L'avantage qu'on a eu dans l'expédition française sur les voyageurs modernes, on l'a aussi obtenu sur les anciens : ceux-ci ont vu, à la vérité, des monumens encore mieux conservés; mais, la religion n'était pas entièrement éteinte, et les temples, pour avoir été violés par Cambyse, n'étaient point abandonnés. Il ne leur a donc pas été possible de pénétrer dans l'intérieur des sanctuaires, et d'en étudier à loisir toutes les parties. Eudoxe aura visité le portique d'un temple et aperçu quelques représentations symboliques; Platon a pu entrevoir quelques peintures à Heliopolis, et dans les palais des rois; mais il est douteux que les Grecs (sauf le petit nombre de ceux qui se sont fait initier) aient eu la liberté d'entrer dans l'intérieur des édifices destinés au culte. Ils ont appris tout ce qu'ils savaient sur l'Egypte, ou par les conversations des interprètes, ou par l'étude

de quelques manuscrits. Dans ces derniers tems, au contraire, on a pu étudier les arts et les sciences de l'Egypte, avec bien plus de loisir et de fruit que tous les voyageurs grecs ensemble (1).

Que d'exemples on pourrait citer de peu de lumières que ces mêmes Grecs possédaient sur les monumens de l'Egypte, si l'on en juge par les seules traditions qu'ils nous ont transmises! Nous avons découvert, au commencement du siècle, et l'on découvre encore, tous les jours, des traits caractéristiques de l'antique civilisation égyptienne, sur lesquels tous les auteurs anciens ont gardé un silence absolu. Où trouve-t-on, dans les historiens grecs et romains, un seul mot sur les représentations astronomiques des temples, sur les zodiaques dont les plafonds sont ornés, sur les peintures presque prodigieuses dont les hypogées sont couverts? Et ce grand monument souterrain, récemment découvert à Thèbes dans la vallée des tombeaux des rois, qui surpasse, par l'éclat des couleurs et la richesse des sculptures, tout ce qu'on avait admiré jusqu'à ce jour: quel passage historique aurait fait deviner son existence? que savions-nous sur la nature de ces couleurs, aussi brillantes qu'elles sont inaltérables, et dont l'art des modernes, si perfectionné, serait heureux de surprendre le secret?

Lorsqu'un ~~heureux~~ inespéré hasard a fait découvrir les fragiles manuscrits que renferment les corps embaumés, avait-on le moindre sonpçon d'nn fait aussi important? Que savaient, ou que nous ont appris les historiens sur

(1) Les progrès des arts du dessin ont prodigieusement perfectionné nos moyens d'acquérir et de répandre les connaissances, avantage étranger aux anciens.

la disposition et la décoration de l'architecture ; sur les proportions des monumens, et sur une foule de questions curieuses que présentent les immenses travaux qu'on a faits au sein des montagnes primitives, l'exploitation des carrières les plus belles et les plus vastes du monde, la coupe des pierres, les procédés des arts, tout ce qui suppose enfin des notions exactes, et l'observation assidue de la nature? Que savions-nous par les auteurs, sur la forme, sur le goût et la richesse des meubles, des armures, des costumes et des étoffes de ces peuples, preuves certaines d'un état de civilisation très avancée? Quelles lumières avions-nous puisées dans les écrits des Latins et des Grecs sur les mœurs, les instrumens, les arts usuels, les scènes familières de la vie, et tout ce qui constitue l'état civil d'un pays ; tandis que le premier aspect d'une des catacombes égyptiennes nous en a révélé le curieux tableau? La seule vue des harpes des tombeaux des rois, composées d'un grand nombre de cordes, et revêtues des plus riches ornemens, en apprend cent fois plus sur l'état de l'art musical en Egypte, que tous les passages des auteurs. Enfin, trouvons-nous dans leurs écrits une seule mention des monumens construits par les Egyptiens dans les déserts, qui sont à l'orient et à l'occident du Nil, et jusques dans la Grande-Oasis; monumens que vient de découvrir, l'année dernière, un voyageur français?

On peut faire la même remarque sur les antiquités de l'Inde. Les grands monumens qu'elle renferme semblent avoir été inconnus des anciens écrivains.

Nous avons donc, sous ce rapport, des avantages incontestables sur les Grecs, et c'est d'aujourd'hui seulement que l'on peut se promettre d'obtenir des notions exactes sur les arts de l'Egypte, sur l'état des sciences

dans ce pays, sur son histoire civile et son ordre social. Jusqu'au commencement du siècle (on ne craint pas de l'avancer), l'Europe n'en avait qu'une idée fausse ou superficielle.

Mais, autant nous l'emportons sur les anciens dans la connaissance de cette nation singulière, autant l'Égypte elle-même était digne de ces recherches plus approfondies, par les traits qui la distinguent de toutes les nations connues; elle est en effet hors de toute comparaison avec les autres peuples, non-seulement par la grandeur et la durée de ses ouvrages, mais (ce qui est digne de remarque) par la libéralité avec laquelle son sol et son climat ont été partagés. C'est sur les bords du Nil que la nature s'est plue à rassembler les matières les plus rares, les plus solides et les plus belles que la main de l'homme puisse consacrer à élever des monumens durables. Le porphyre, le granit, les brèches les plus précieuses, l'albâtre et la pierre calcaire la plus propre au ciseau, abondent dans ce pays, sous des formes variées. Aussi peut-on dire que, si aucun peuple n'a élevé de plus grands monumens, aucun n'a été plus favorisé par les avantages physiques et matériels; et l'on ne saurait décider si c'est parce qu'il avait acquis une grande habileté dans l'architecture, qu'il a employé avec art tous ces riches matériaux; ou bien, si c'est la présence de ces mêmes matériaux, de ces montagnes (que j'oserais appeler des mines de monumens), qui a inspiré ses artistes, qui a contribué à développer leur goût, et les a portés à donner à leurs ouvrages le caractère de la stabilité. D'autres qualités non moins précieuses appartiennent au climat des bords du Nil. Essentiellement conservateur, il a permis à l'architecte d'introduire dans ses plans de riches ave-

nues de monolithes qui, par leur isolement, sembleraient voués à la destruction, et le seraient en effet partout ailleurs. De-là les obélisques et les statues colossales, disposées en longues avenues, majestueux ornemens de la ville de Thèbes, et qui n'ont eu ni modèles ni copies dans aucune autre architecture. Cette même condition physique a permis de revêtir des monumens entiers, à l'extérieur, de sculptures en relief, avec une profusion si grande qu'elle excède toute croyance; car, à moins d'avoir vu soi-même ces étonnans édifices, on se refuse à croire qu'un seul d'entre eux renferme trente mille mètres carrés de sculpture travaillée avec un fini et un soin qui ne se démentent jamais. L'imagination recule en quelque sorte devant le calcul, si l'on veut mesurer ce même travail sur les temples, les hypogées, les palais et tous les édifices. Mais, ce qui étonne encore davantage après ces merveilles, c'est l'abondance des peintures qui enrichissent plusieurs de ces monumens sur toute leur superficie; et, grâce au climat, grâce aux procédés et aux matières employées par les artistes, l'éclat des couleurs est encore tel aujourd'hui, qu'on n'imagine pas qu'il ait pu être plus brillant le jour où le stuc les a reçues. Ainsi, tout portait l'empreinte de la fixité, tout était conçu et exécuté pour une longue suite de siècles. Par une pensée sublime, les Egyptiens voulaient vivre dans la dernière postérité. Les ouvrages des arts devaient durer comme les institutions. Il semble que les uns et les autres avaient été inspirés par un ciel toujours constant, et par des phénomènes toujours semblables à eux-mêmes, qui, depuis cinq mille ans, n'ont pas cessé de se reproduire. Toutefois, loin de nous la pensée que les monumens doivent leur conservation au climat seul.

Les Grecs et les Romains ont construit sur le même sol, bien après les indigènes, et leur travail a disparu.

Indépendamment de ces précieux avantages, la nature avait élevé des barrières presque insurmontables entre l'Egypte et les autres contrées, comme pour la préserver du fléau des conquérans. Au midi, le fleuve qui la fertilise est arrêté par des cataractes; au nord, une côte peu accessible éloigne les navigateurs; au couchant et au levant, des mers de sable, encore plus difficiles à franchir, défendent les approches de la vallée. Il ne fallait pas moins que ces remparts naturels pour que la nation jetât lentement les fondemens de sa prospérité intérieure, sans être troublée par l'ambition de voisins inquiets et jaloux, ou moins favorisés du ciel.

Telle était l'heureuse position de l'Egypte, et telles sont aussi les causes de sa longue existence politique. Dès que ses lois éprouvèrent la première atteinte, dès qu'elle admit dans son sein des étrangers, et qu'elle les fit participer au gouvernement, tout fut perdu. Ces mêmes voisins, qui n'avaient pu l'ébranler, trouvèrent un chemin facile jusqu'au cœur du pays, et tout s'écroula à la fois, les lois, les mœurs, les sciences et les arts : grande leçon pour les peuples chez qui l'amour de la patrie vient à s'éteindre, ou seulement à s'affaiblir! Toutefois, aucune nation n'a vécu aussi long-tems sous le même régime; et autant la durée du gouvernement de Sparte est supérieure à celle des autres, autant l'existence de l'Egypte l'emporte sur celle de Lacédémone, dont le législateur était allé sur les rives du Nil puiser des leçons et des exemples.

Ce sont là sans doute les traits qui avaient frappé un génie tel que Leibnitz. Interrogeant le passé dans ses sublimes spéculations, non comme ces philosophes

dédaigneux qui rejettent l'étude des monumens, il s'était arrêté à contempler un spectacle unique sur la terre. Il avait senti l'importance des grandes antiquités historiques. Il voulait que l'on fouillât profondément ces vieilles archives de l'Egypte; il le demandait à un roi de France, et ce vœu d'un grand homme devait être réalisé, un siècle plus tard. Le plus éloquent de nos orateurs (sinon le plus grand de nos philosophes) avait exprimé la même pensée dans un style sublime. L'un et l'autre ont sans doute fixé l'esprit de Louis XIV. Mais, le tems n'était pas venu; il fallait une foule de circonstances difficiles à réunir, pour exécuter ce projet vaste et hardi. Cette entreprise a marqué la fin d'un siècle, qui sera jugé par nos neveux. Il semble qu'elle était destinée à couronner glorieusement une époque orageuse, à effacer des taches sanglantes, à réparer de grands désastres. La gloire de la patrie, l'utilité commune des nations et la restauration d'un grand peuple, dont les maîtres de nos pères ont jadis reçu les leçons : tel était le but d'une expédition scientifique et bienfaisante, bien plus que guerrière et offensive. Ainsi, l'Europe, après trois mille ans, allait rendre à l'Égypte ce qu'elle en avait reçu, pratiquant cette vertu que les Égyptiens ont honorée d'une sorte de culte public, la reconnaissance ; ainsi, le nom français allait s'associer aux plus grands souvenirs de l'histoire.

Le vœu que Bossuet et Leibnitz avaient formé, serait demeuré stérile, sans les progrès des connaissances exactes, de l'art d'interroger la nature, et de l'esprit d'observation, qui font aujourd'hui la base des sciences et la gloire de leurs illustres interprètes. Peut-être aussi fallait-il, avec l'avancement des méthodes et

le perfectionnement des instrumens, qu'il existât une école familiarisée avec les unes et avec les autres, animée par la passion du vrai et par l'ardeur des découvertes. J'ai nommé l'*École polytechnique*, dont l'esprit et les méthodes ont tant concouru au succès scientifique de l'entreprise. Maîtres et disciples, tous y avaient puisé des forces qui les ont soutenus au milieu des hasards périlleux; des principes qui les ont guidés partout, et qui leur ont appris à tout sacrifier à la vérité, à la fidélité des observations. Ainsi, à cette époque mémorable, les sciences naturelles, comme les sciences mathématiques, ont eu, en Égypte, comme un nouveau sanctuaire, dont les adeptes avaient subi d'utiles épreuves, avant d'être initiés. C'est de ce faisceau d'observations qu'est sortie la *description de l'Égypte*, exécutée elle-même avec l'esprit qui caractérise l'expédition littéraire; où la science des antiquités est appliquée à l'étude des progrès des connaissances exactes et de ceux de l'esprit humain; où l'histoire première des sciences sera fondée sur des monumens irrécusables. Alors, on a vu sortir en quelque sorte de ses ruines une nation plus vantée que bien connue. Conservée elle-même, pour ainsi dire, dans ses immenses catacombes, évoquée enfin devant l'Europe avide de la connaître, elle s'est montrée ce qu'elle était aux jours de sa gloire. Après vingt-quatre siècles, elle nous offre de nouvelles lumières et de grands sujets de méditation : singulière destinée d'un peuple qui, après avoir cessé d'exister, menace de survivre à tout ce qui existe, et qui, le plus anciennement connu, présente encore à l'étude un champ nouveau, par l'effet du cours des choses et des révolutions !

Nous ne ferons point ici une froide énumération des ouvrages que les Égyptiens ont élevés sur les bords du Nil, ni de ceux qu'ils ont exécutés dans le sein des montagnes, peut-être aussi étonnans que les premiers. Comme il n'y a pas de point de comparaison, le discours n'en peut donner des idées justes, et le voyageur ne saurait faire partager ses impressions. Qu'y a-t-il de commun, pour la majesté de l'ordonnance, entre l'architecture de l'Europe et celle des monumens de Thèbes et de Latopolis, de Tentyra et de la ville d'Apollon ? Comment transporter l'auditeur dans cette colonnade de Thèbes, où l'avenue centrale est dessinée par douze colonnes d'un plus grand diamètre que celle de la place Vendôme ; dans ces rangées de statues, alignées par centaines, dont chacune est un monolithe de vingt pieds de longueur, et qui s'étendent en ligne droite jusqu'à sept à huit mille pieds ; dans ces places, décorées par des obélisques de cent pieds de haut, pesant deux millions, dont le poli est égal à la beauté de la matière, et le travail digne de l'un et de l'autre ? Comment faire comprendre la possibilité de l'exploitation, du transport, de la sculpture et de l'érection d'une statue d'un bloc, en granit poli, dont la tête dépasserait le fronton du Louvre ? Et qnand on réussirait, à force d'art, à faire passer dans l'esprit une faible image de ces monumens, comment suppléer à l'aspect des lieux, à la couleur locale, à l'effet du ciel pur, sur lequel ils se détachent, à toutes les impressions dont le voyageur est agité ? Le dessin lui-même, il faut en convenir, et la gravure la plus fidèle, n'en peuvent donner qu'une idée imparfaite. Qu'y a-t-il donc de surprenant que des hommes habitués à l'étude des monumens antiques,

même d'excellens juges des productions des arts, n'aient pu s'en former des notions justes, d'après les représentations bizarres et souvent ridicules que les anciens voyageurs avaient rapportées en Europe ? Au lieu de la symétrie et de la régularité qui sont le cachet de l'architecture égyptienne, au lieu du fini et du goût qui respirent dans les ornemens, ces copies ne présentent en général que confusion dans les lignes, arbitraire dans les formes, et grossièreté dans le style ; comme si ces auteurs eussent pris à tâche de défigurer leurs modèles.

On ne trouverait pas non plus de ressource pour faire comprendre par le discours quels principes ont présidé à la décoration de ces monumens ; comment la sculpture et la peinture sont parvenues à en enrichir toutes les superficies, sans nuire jamais à la pureté et à la simplicité des lignes; ni pour donner une idée de ces élégans chapiteaux, où les artistes prodiguaient toutes les richesses des formes végétales, empruntées aux plantes du pays, et sans sortir d'un galbe, toujours correct et pur. Ce qu'il est impossible de représenter ni par la parole ni par les procédés ordinaires de l'art du dessin, et ce qui ajoutait beaucoup à l'élégance de ces chapiteaux (dont la seule vue fait évanouir la fable de Callimaque), c'était la haute élévation des fûts qu'ils servaient à couronner : car le développement des lignes perspectives rendait leur aspect plus gracieux encore.

La beauté des contours que les Égyptiens donnaient à leurs vases atteste à elle seule le perfectionnement de leurs arts. Le goût le plus sévère ne saurait rien y reprendre, et c'est la source où les vases grecs ont évidemment pris naissance. Il serait facile de le démontrer, soit par

les formes, soit par les ornemens qui les décorent; mais, un rapprochement aussi curieux demande des recherches approfondies et qui ne peuvent entrer dans ce tableau rapide. Ce qui est incontestable, c'est qu'on reconnaît, dans la grande Grèce et dans la Sicile, des traces évidentes de l'art égyptien. Les vases des étrusques, les médailles incuses, renferment des figures qui portent le même style.

Ce n'est pas une preuve moins certaine de l'avancement de l'art et même du luxe de la civilisation, que les formes adoptées pour les meubles et les costumes, pour les armes et les instrumens. Il y a, dans les étoffes, une variété de tissus, de broderies et de matières, qui suppose, ou des fabriques perfectionnées, ou un commerce lointain. Les Égyptiens savaient battre l'or, travailler les métaux et les pierres précieuses. Ils imitaient parfaitement la topaze ainsi que l'émeraude, dont ils possédaient des mines, qu'un voyageur français vient de découvrir (1); le bleu de l'outremer, ainsi que la matière des vases murrhins. Ils doraient le verre et travaillaient avec art. Ce qu'Athénée et Martial nous apprennent là-dessus est confirmé par les nouvelles découvertes; on a trouvé dans les hypogées de la ville de Thèbes, des perles de verre de toutes couleurs, d'autres garnies d'une couche d'or pur. C'est le même art que les Grecs de Constantinople ont imité depuis à Sainte-Sophie. Les femmes avaient coutume d'orner leur chevelure par de longues aiguilles, semblables à

(1) Au mois de septembre 1816. — C'est à M. Cailliaud, jeune Français plein de zèle pour les recherches d'antiquités, que l'on est redevable de cette importante découverte. (Voy. la Revue Encyclopédique, tome premier, 1819, page ~~347~~ 164, où j'ai donné un aperçu des résultats de son voyage.)

celles que portaient les dames romaines, ou dont faisaient usage les femmes d'Athènes. On a trouvé des peaux très fines préparées avec art et teintes en rouge, avec des applications de figures hiéroglyphiques, semblables à des empreintes de timbre sec; ailleurs, de longues tresses de cheveux parfaitement conservées, objets d'une pieuse consécration. Il paraît qu'une multitude d'amulettes servaient à l'usage du peuple; elles étaient fabriquées en émail, en terre cuite, en pâte avec une couverte métallique. On vient de trouver des moules en pierre, dans lesquels ces objets étaient coulés: moyen de satisfaire à une grande consommation. Déjà l'on savait que les Égyptiens se servaient de moules gravés en bois, pour frapper des inscriptions sur les briques (1). On a aussi découvert des chaussures élégantes en feuilles de palmier, tressées artistement.

Le sol des catacombes est essentiellement conservateur; l'air s'y maintient dans une température constante et très élevée; il n'éprouve point ces alternatives de sécheresse et d'humidité que l'on observe à la surface du pays. L'usage du bitume, destiné à embaumer les corps, était un autre moyen de conserver intacts les objets fragiles, et les productions vouées par la nature à une destruction rapide. Ainsi, dans les vases embaumés que les Égyptiens ont déposés au milieu des tombeaux, il y a quarante siècles, on a retrouvé le blé antique, tout semblable à celui qui croît de nos jours; le pain même préparé avec ce froment, les gâteaux des offrandes, et jusqu'aux œufs consacrés.

C'est à cette circonstance que les manuscrits de Papyrus doivent leur étonnante conservation; elle est

(1) Description des hypogées de la ville de Thèbes.

telle, que l'encre dont les écrivains se sont servis présente aujourd'hui un noir parfait, et toutes les couleurs une vivacité extraordinaire. Il faut admirer surtout le blanc, qui a conservé tout son éclat, même depuis vingt ans que ces volumes ont été exposés à l'air, soit en Égypte, soit en France.

N'oublions pas de citer, parmi les objets récemment découverts, des cachets en forme de bague, tout pareils pour l'empreinte à ce qu'on regardait jusqu'à présent comme de simples amulettes, je veux dire les figures de scarabées portant sous le plat des hiéroglyphes. Ainsi, cette multitude de pâtes, d'émaux, de terres cuites, d'agathes, de cornalines, de gemmes, ou bien de pierres en lapis, en porphyre, en hématite, en basalte, en serpentin, etc., taillées en forme de scarabée et ornées de caractères par-dessous, étaient autant de cachets pour l'usage commun.

Des objets qui méritent encore d'être cités, sont des fuseaux en bois d'acacia dur, de la forme de ceux qui sont peints dans les catacombes, des paniers en feuilles de doum habilement tressées et coloriées, tout-à-fait semblables à ceux que les Gellabys apportent dans les marchés de la Thébaïde ; des empreintes hiéroglyphiques sur plomb ; des cylindres couverts d'hiéroglyphes, et qui sont l'origine évidente des cylindres persépolitains ; c'est encore une longue tunique, toute en perles de verre qui sont de plusieurs couleurs, et qui représentent des figures hiéroglyphiques. Mais peu d'étoffes sont parvenues intactes jusqu'à nous ; c'est dans les peintures et les bas-reliefs qu'il faut étudier la richesse des costumes.

Ce qu'on a déjà trouvé peut faire juger de ce qu'on trouvera par la suite, maintenant que les Arabes qui

habitent auprès des hypogées, se livrent avec ardeur aux fouilles et aux recherches d'antiquités. Éveillés par l'appât du gain, et poussés par une sorte d'émulation, ils creusent à l'envi les issues comblées par les sables. A l'aide d'une sonde, ils découvrent les galeries, ils les vident et en rapportent une multitude de vases, de papyrus, d'antiques et de caisses revêtues de peintures. C'est depuis l'expédition française que les habitans de Gournah se livrent de plus en plus à cette sorte d'exploitation, utile aux sciences comme à eux-mêmes. Chose remarquable, ces hommes grossiers sont devenus appréciateurs des morceaux les plus curieux, et ils distinguent ce qui est nouveau de ce qui était connu. Antiquaires d'un nouveau genre, les Arabes travaillent sans cesse à fournir aux Académies d'Europe d'inépuisables sujets de dissertations savantes; et nous leur devrons sans doute des découvertes fortuites, plus propres à éclaircir les mœurs et les usages de l'ancienne Thèbes, que les compendieuses recherches des Schmidt, des Cuper et des Pignorius. Peut-être leur serons-nous redevables, un jour, des procédés de son étonnante mécanique, du secret de ses couleurs indestructibles. Et déjà, nous touchons au moment de jouir de cette dernière découverte, puisque l'on vient de trouver, dans les hypogées de la ville de Thèbes, des *pains de couleurs*, enfermés dans des boêtes égyptiennes, portant le cachet des plus antiques hiéroglyphes. On a découvert encore des cordeaux pour le nivellement et l'arpentage, et des instrumens de mesure en bois de sycomore, qui serviront à apprécier les systèmes des métrologues. On a trouvé des panneaux de porte en bois, chargés d'hiéroglyphes, et jusqu'à un lit bien conservé, de cette forme élégante que nous avions

attribuée aux Étrusques ou aux Grecs, tandis qu'elle nous vient des Égyptiens. On sera peut-être assez heureux pour découvrir un de ces instrumens de musique, dont jusqu'ici l'image seule nous est connue. En effet, les bois de figuier, de sycomore et d'acacia du Nil, si l'on en juge par les antiquités qu'on vient de découvrir, ont conservé dans les tombeaux, à travers quarante siècles, toute leur force et leur solidité : le second surtout, loin d'être devenu friable, semble avoir acquis un grain plus fin et plus compact. Il n'y aurait rien de surprenant qu'on retrouvât les meubles les plus fragiles ; et l'on doit être curieux de les posséder, quand on observe dans les peintures et les reliefs les formes gracieuses que les artistes savaient leur donner.

Mais, qu'est-il besoin de hasarder des conjectures sur les découvertes ultérieures, quand on possède déjà une masse de faits lumineux ; quand les manuscrits de l'ancienne langue égyptienne sont pour ainsi dire dans toutes les mains ; quand on a des copies exactes du planisphère des Égyptiens, source du zodiaque des Grecs et du nôtre, témoignage évident de la réalité de leurs observations célestes ; quand les monumens, mesurés avec la dernière précision, laissent entrevoir les principes géométriques sur lesquels on les a construits ; quand des symboles expressifs prouvent que les Égyptiens observaient la nature avec assiduité, qu'ils étudiaient les mœurs des animaux, les formes et les propriétés des plantes ; quand on voit qu'ils connaissaient l'art de traiter les substances minérales, et savaient les appliquer aux besoins de la chimie et de la médecine ; quand enfin (ce qui est digne de méditation) l'on sait par l'histoire, qu'à travers des céré-

monies et des pratiques, en apparence purement superstitieuses, ils possédaient les principes d'une saine morale et le dogme consolant de l'immortalité de l'ame, empruntés plus tard par les Grecs aux philosophes de Thèbes et de Memphis, comme les lois, les sciences et les arts? Aussi est-on fondé à dire qu'il n'est peut-être point une seule branche de la civilisation où l'Égypte n'ait pas été l'école de la Grèce? Les disciples toutefois ont laissé leurs maîtres bien loin en arrière: si ce n'est dans les sciences, du moins dans les arts de l'imagination. Les uns semblent avoir toujours été occupés à extirper les épines du champ de la vie; les autres, à le semer de fleurs. Livrés à une philosophie sérieuse, les premiers jetaient une teinte grave jusque sur les fables dont ils couvraient la vérité; les derniers, entraînés par un heureux génie, en prodiguaient partout les trésors enchanteurs. Ceux-là, souvent sublimes dans leurs conceptions, ont travaillé pour les siècles, en consacrant les sciences et les arts à l'illustration de leur pays; mais ils n'ont pas été appréciés. Ceux-ci, sacrifiant plus aux grâces qu'à la durée et à la majesté, ont cependant obtenu, à la fois, une gloire brillante et solide.

La splendeur de l'Égypte a jeté des reflets à une grande distance autour d'elle; dans les sables des déserts libyques, et sur les rochers nus des Cataractes, on découvre aujourd'hui des monumens qui attestent le séjour de ses artistes et l'extension de l'empire égyptien. Il y avait chez ce peuple une sorte de goût naturel pour les constructions monumentales, et en même tems une surabondance de richesses qui lui permettait de satisfaire partout sa passion dominante; et il fallait qu'il en laissât des traces sur tous les points

où il portait ses pas. Les sculptures et les gigantesques travaux que les voyageurs anglais viennent de trouver à Ipsamboul, peuvent supporter le parallèle avec les ouvrages de l'antique Thèbes; mais on reconnaît qu'ils leur sont postérieurs, et c'est une opinion purement gratuite que celle des écrivains qui ont fait descendre les arts de l'Abyssinie. L'existence des monumens de style égyptien, en Nubie, ne peut être alléguée en preuve. Dirait-on que l'Égypte a reçu la civilisation des habitans de la Grande-Oasis, ou des déserts situés entre Thèbes et la mer Rouge, parce qu'on vient d'y trouver de grands monumens et des temples semblables à ceux de l'Égypte (1)? N'est-il pas évident, au contraire, que des colonies se sont répandues dans les contrées voisines? C'est d'ailleurs un fait attesté par Hérodote. Les colons ne pouvaient employer que l'architecture qui leur était connue.

Les Européens parcourent aujourd'hui, avec plus de sécurité qu'autrefois, les déserts qui environnent l'Égypte. Le voyageur français que nous venons de citer, a retrouvé la célèbre route de Bérénice, par laquelle se faisait l'immense commerce d'Alexandrie avec l'Inde. On voit même les stations, les puits et les enceintes où les caravanes s'arrêtaient dans cette sorte de navigation à travers une mer de sable. Près de là; on retrouve encore, en état d'être exploitées, les mines d'émeraudes que les Égyptiens et les Grecs ont creusées, et jusqu'aux instrumens de l'exploitation.

Si nous revenons sur les bords du Nil, nous voyons aujourd'hui des voyageurs entreprenans, des amis

(1) C'est encore à M. Cailliaud que l'on doit cette découverte. (Voyez ci-dessus, pag. ~~346.~~) 15

zélés de l'antiquité, faire des recherches dispendieuses, des fouilles profondes sous les couches de limon que les siècles y ont accumulées; ou bien sous les montagnes de sable dont les vents de Libye encombrent incessamment la vallée, depuis qu'a disparu l'ancienne police d'un peuple éminemment agriculteur, et que les bois sacrés d'Acanthe ont cessé d'être entretenus et renouvelés. Ici, le sol classique de Thèbes, remué à une grande profondeur, présente à l'œil étonné des merveilles inattendues de l'art de la sculpture. Là, on met à découvert ce mystérieux colosse de Memphis, qui, élevé devant les étonnantes pyramides, est encore un prodige lui-même par ses dimensions et par les objets qui l'entourent; plus loin, on pénètre dans de nouvelles galeries, qui servent à faire mieux connaître la destination de ces édifices.

Français, Anglais, Romains, Allemands et Génois, rivalisent d'ardeur pour les découvertes. On les voit camper sur le terrain même, et passer des nuits et des jours entiers, pour diriger les travailleurs. L'empressement est tel, que le sol qui recouvre ces trésors d'antiquité, a dû être divisé entre les partis rivaux : lutte pacifique et nouvelle qui, en succédant à une guerre acharnée, en répare les maux, et tourne à l'avantage des lettres et des arts! Noble émulation que la France aura eu la gloire d'exciter!

En nous livrant, il y a vingt années, à la recherche et à la description exacte des antiquités de l'Égypte, nous avons constaté leur état, à une époque mémorable. Ce sera un point de départ pour connaître dans l'avenir les ravages du tems et la marche de la destruction. Ainsi s'ouvre, en quelque sorte, une ère nouvelle pour les études historiques. La carrière de

l'érudition grecque et latine semble fermée glorieusement par le siècle dernier ; celui qui commence doit fournir à l'histoire de nouvelles lumières par l'examen approfondi des monumens des arts, moins épineux, mais plus neuf que celui des monumens écrits. Mais, l'un et l'autre se prêteront un appui mutuel. Sans l'instrument des langues, si perfectionné de nos jours, on avancerait peu dans la science des antiquités ; et sans les monumens, on serait resté circonscrit dans un champ trop borné. On invoquera surtout le secours des sciences exactes, afin de donner aux recherches la rectitude qui leur appartient, et de substituer l'amour de l'exactitude à l'esprit de système et aux écarts de l'imagination. On procédera enfin par la méthode d'observation et d'expérience, qui ne repose que sur les faits, méthode encore peu appliquée, jusqu'à présent, à l'étude des antiquités historiques, et qui seule peut conduire à la possession de la vérité (1).

JOMARD, de l'Institut.

---

(1) L'article *sur les dernières découvertes faites en Egypte*, inséré dans le second cahier de la Revue (pag. 347), avait été communiqué par M. Dubois-Aymé ; c'est par erreur qu'il porte une autre signature.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES.